

LE PROBLÈME COLONIAL...

Comme des fruits trop mûrs, les colonies françaises se détachent de la métropole, arbre rabougri, frappé par la foudre de deux guerres et secoué par les grands impérialismes.

Après le Levant, l'Indochine; puis Madagascar, l'Afrique du Nord, en attendant les provinces noires. Les mouvements autonomistes, régionalistes, nationalistes s'affirment avec vigueur, revendiquent, s'insurgent. Et les autorités françaises ne savent répondre que par des discours ou par l'envol de troupes.

Les grandes réformes annoncées à la *Conférence de Brazzaville*, les formules nouvelles de l'*Union Française*, les promesses faites aux peuples coloniaux au cours de la guerre et après la Libération, tout cela a disparu dès que l'égoïsme des banques coloniales, les instincts impérialistes de nos hommes politiques, et l'incapacité des hauts fonctionnaires de s'adapter à des situations nouvelles, se sont heurtés à la volonté claire des mouvements d'émancipation.

C'est la politique de la paresse qui a triomphé, celle qui consiste à «rétablir l'ordre» à la mitrailleuse. Mais c'est aussi une politique de suicide, car les mitrailleuses françaises appartiennent au 19^{ème} siècle et ne peuvent résoudre les problèmes de 1947.

Les bourgeoisies indigènes

Un lecteur sympathisant, qui a vécu de longues années en Afrique du Nord, nous fait part de ses inquiétudes - qui sont celles de ses camarades - en ce qui concerne notre position face au problème colonial.

Dans une lettre fort claire qui témoigne de sa parfaite compréhension de la situation présente, il nous met en garde contre les illusions que peuvent faire naître les mouvements d'émancipation coloniale dirigés par des «élites» indigènes: *«Il y a ceux, les “matérialistes”, qui aspirent à la succession pure et simple des trusts français et veulent établir dans le pays, une fois libéré, un système capitaliste au moins digne du précédent. Il y a aussi les “idéalistes”, ceux qui rêvent de gloire et qui par un juste retour des choses deviennent des racistes à leur manière...»*...

Tout cela est profondément exact et nous pensons n'avoir jamais caché notre méfiance envers les nouvelles bourgeoisies indigènes. Différant sur ce point avec d'autres secteurs du mouvement ouvrier et révolutionnaire, nous n'avons jamais appelé à la défense des propriétaires terriens du Levant, des banquiers égyptiens du Caire, des féodalités nord-africaines, des races supérieures de Madagascar, même si, en se plaçant sur le plan de l'Histoire, il est possible de classer les efforts de ces couches sociales parmi les facteurs progressistes. Nous nous sommes toujours méfié comme de la peste - nous qui sommes traités d'utopistes - de ces tours de passe-passe d'intellectuels.

Le facteur impérialiste

D'autre part, il nous apparaît impossible dans l'État actuel du monde, de séparer, d'isoler les mouvements d'indépendance nationale de l'ensemble des luttes impérialistes. Quand le sultan du Maroc entame sa campagne en faveur de l'unification et de l'autonomie du Maroc, c'est parce qu'il se sait soutenu et encouragé par les États-unis. Si Ho-Chi-Minh s'est senti assez fort pour mettre sur pied au Viet-Nam au lendemain de la déroute japonaise, c'est parce que Washington d'une part, Tchong Kin de l'autre lui apportaient leur appui.

Et si les États du Liban et de Syrie ont conquis leur indépendance, c'est grâce à la 9^{ème} armée britannique.

Cela signifie-t-il que nous devons demeurer de simples spectateurs et nous borner à analyser les événements en nous contentant de les considérer comme le reflet d'une lutte entre des intérêts également méprisables et dangereux? Nous ne sommes heureusement pas un ordre contemplant et nous avons à prendre position, non pas seulement pour la beauté et la netteté de la thèse à défendre, mais pour agir.

Mais nous le faisons dans la mesure où nos moyens et nos forces le permettent. Trop souvent l'interprétation de l'histoire aboutit à miser sur l'une ou l'autre force en présence, qualifiée de progressiste. Cela revient en fin de compte à démissionner en tant que force lucide du mouvement ouvrier et à se suicider comme force autonome.

Ce que nous pouvons faire

En France, nous pouvons, alliés à tout ce qui existe de sain, d'indépendant, de révolutionnaire parmi les travailleurs faire pression sur l'État pour freiner, limiter, empêcher la guerre coloniale. Nous pouvons éclairer l'opinion sur les raisons véritables des expéditions en Indochine, en Afrique du Nord et à Madagascar.

Mais nous pouvons aussi, sur le territoire métropolitain, former des esprits, créer des courants d'opinion, parmi les travailleurs coloniaux que l'anémie de l'économie appelle sur le territoire français. Parmi les manœuvres nord-africains, parmi les travailleurs indochinois, dans les milieux d'étudiants, nous devons être présents pour leur apprendre à faire table rase de tous les préjugés, et leur prouver dans la pratique, dans la réalité, qu'il existe parmi les travailleurs français au moins un mouvement qui a fait litière des sentiments de haines des races ou des couleurs.

Cet effort n'est pas neuf. La vigueur des mouvements révolutionnaires d'avant guerre provenait précisément de l'intérêt qu'ils portaient aux problèmes coloniaux. Combien de militants algériens, marocains, levantins, malgaches ont été en contact avec les milieux d'extrême gauche! Mais ils sont retournés à la lutte nationaliste pure et simple le jour où le mouvement ouvrier français s'est officiellement rangé dans le camp des colonialistes, le jour où ils se sont aperçus que les grands partis ouvriers n'étaient que des instruments dociles aux mains des impérialismes rivaux.

Quelques exemples

Messali Hadj était avant tout un militant ouvrier. Ce sont les retournements communistes, le présentant tour à tour - au gré des fluctuations de la politique extérieure russe - comme un héros ou comme un traître, qui l'ont rejeté dans un nationalisme étroit. C'est la faiblesse du mouvement ouvrier français qui a poussé les militants malgaches à condamner le peuple français en bloc. C'est le manque de liaison entre les meilleurs éléments annamites et les fractions révolutionnaires de France qui ont permis de creuser le fossé.

Il est un autre travail, aussi important, à mener. C'est dans les colonies et territoires d'outre-mer même. Dans le domaine syndical groupant tous les travailleurs - indigènes ou européens - d'une même corporation dans un même syndicat, un premier rapprochement s'impose. Mais là aussi il faut lutter contre les services de propagande des impérialismes, habiles à exploiter toutes les situations pour des besoins immédiats.

Et enfin, dans les centrales syndicales, il faut arracher le bandeau qui couvre yeux de trop de travailleurs, empêcher que la C.G.T. ne soit une succursale du Quai d'Orsay, de la Maison Blanche ou du Kremlin, pour qu'elle ait sa physionomie propre, la seule qui puisse être reconnue par tous les opprimés, qu'ils soient de France ou de l'Empire.

Tâches utiles et sans gloire

Ce sont là des tâches difficiles, apparemment sans gloire, mais elles seules portent des fruits et elles seules modifient réellement le contenu des choses et des événements.

Il n'est pas que des «*effendis*», il n'est pas que des propriétaires terriens, il n'est pas que des usuriers aux colonies et dans les mouvements autonomistes, même si ce sont eux qui mènent le jeu. Il y a aussi des fellahin, des coolies, des dockers et des typographes. C'est sur le plan ouvrier, c'est dans le domaine de la propagande révolutionnaire c'est dans l'action patiente et dure de chaque jour que nous pouvons les arracher à leurs traditions d'oppression, d'abrutissement et de préjugés.

Comme nous avons en France même, et avec les mêmes difficultés à soustraire, par la propagande et

dans l'action, la classe ouvrière aux traditions de vaines gloire militaire, d'esprit colonialiste et de préjugés de race.

Dans la lutte aux colonies comme dans la lutte en France, nous devons demeurer la constante de l'esprit socialiste et libertaire, mettre à profit chaque événement pour créer, enrichir ou consolider le patrimoine des libertés et des conquêtes ouvrières, seuls matériaux pour la *Cité sociale*.

Louis MERCIER-VEGA,
Santiago PARANE.
